

CONFERENCE DE FRANCOIS LOYER : POUR UNE VISION GLOBALE DU PATRIMOINE

Si considérables soient-ils, les monuments constituent une part infime du patrimoine légué par les générations précédentes. Une approche globale permet d'inclure quantité d'autres éléments - que ce soit les parties secondaires des édifices, leurs abords immédiats, le cadre dans lequel ils s'inscrivent, les espaces et les grandes compositions qui les amplifient et jusqu'à l'architecture modeste, répétitive, des alignements ordinaires qui en sont le prolongement... En deux siècles, le champ du patrimoine s'est ainsi élargi, au rythme d'une lente prise de conscience de sa richesse comme de sa diversité. Les générations révolutionnaires ne prêtaient sens qu'au monument national, symbole d'un enracinement dans le temps et l'espace. Le romantisme découvrit, au travers de l'accumulation parfois désordonnée des épaves du passé, cette saveur *pittoresque* qui donne au paysage de l'architecture une surprenante humanité. Puis viendra la découverte des ensembles et des perspectives monumentales, avant que n'en soit comprise l'unité organique (dont découle la politique des secteurs sauvegardés). Dernière étape de cette réflexion, la notion de *culture* architecturale, urbaine et paysagère a fini par s'imposer, non pas seulement au travers des témoignages de son histoire, mais par la manière dont celle-ci peut s'inscrire dans la longue durée - y compris dans des manifestations plus actuelles.

Exceptionnel par sa taille, ses matériaux ou son luxe, le monument apporte à l'architecture un souffle épique - présent des hautes tours de Notre-Dame au meccano géant de Beaubourg, en passant par la silhouette arachnéenne de la tour Eiffel... Mais le monument n'est pas toujours superlatif : sa monumentalité est plus généralement *relative*. Elle s'apprécie par rapport au contexte, lorsque le langage de l'exceptionnel souligne tout d'un coup un détail à l'opposé de l'idée même d'une architecture ordinaire. Des siècles d'expérience dans la gradation des échelles ont donné vie à des types élaborés, derrière leur apparence familière : comment comprendre autrement la sophistication des hôtels particuliers du faubourg ou des "petits hôtels" de la Plaine Monceau ? L'immeuble de rapport n'échappe pas à cette déclinaison d'une emphase architecturale dont les degrés sont subtilement déroulés pendant deux siècles, du luxe ostentatoire de la façade de palais jusqu'à la polychromie avenante de la maison ouvrière.

Pêle-mêle, la ville et ses entassements d'édifices s'organisent donc selon une hiérarchie codifiée accessible à tous. S'il existe des abords, c'est dans la manière dont le niveau moindre de leur expression architecturale permet de s'en servir comme *faire-valoir* d'un certain nombre d'éléments privilégiés - le banc ou la fontaine par rapport au trottoir, l'école, la mairie ou l'église par rapport à la maison ou l'immeuble... La codification est le fil d'Ariane de tout parcours urbain, le moyen de se repérer dans l'espace comme d'en exprimer la signification symbolique. Quand le temps a passé, que les types d'édifices se sont renouvelés, superposés ou imbriqués, tout le récit de la ville, ses accidents heureux ou malheureux forment la scène d'un théâtre permanent qui fait le charme des quartiers anciens, celui des villages et des faubourgs rattrapés par l'urbanisation. A ce niveau, c'est l'histoire qui prend sens, au sein d'une représentation globale de la ville et de ses espaces.

A l'opposé d'une telle accumulation, l'art de la répétition dans des séries formées de constructions identiques introduit une cadence soutenue, un *tempo* dont la régularité n'a pour

fin que notre capacité à en percevoir la limite. A cette catégorie appartiennent les lotissements, qu'ils soient d'origine ancienne comme le Marais ou se constituent en vastes ensembles monumentaux, comme les alignements haussmanniens. Derrière la compacité des ordonnances se décline, là aussi, une hiérarchie – hiérarchie qui distingue le statut des voies, leur prestige et la qualité de leur décoration, non sans rapport avec la composition à large échelle des perspectives urbaines. Certes, dans la solennité de son apparence réglée, la ville uniforme masque l'esthétique spontanée de l'écriture pittoresque, mais elle le fait avec une imposante grandeur – au point, parfois, de dévaluer le monument (d'où l'escalade des dimensions qu'apporte avec lui le XIXe siècle).

Chaque culture organise ses règles. Une lecture attentive du patrimoine permet d'en comprendre les données, de saisir sur quel consensus implicite il s'est formé et comment il a développé, au fur et à mesure du temps, ses propres stratégies. Quand on en a saisi les clés, on ne le regarde plus comme un paradis perdu, mais comme une langue qui nous est offerte, avec sa grammaire et sa rhétorique. On en saisit l'individualité, produit d'expressions propres à un lieu et à un groupe humain. Et l'on n'en saisit que mieux la fragilité : la mort de la culture vient toujours de sa domination par une autre. S'attacher à faire vivre notre héritage est le moyen de garder cette personnalité, par rapport à d'autres cultures dont l'ambition est hégémonique. Ce n'est certainement pas en nous crispant sur notre héritage que nous y parviendrons, mais plutôt en en inscrivant les données vivantes dans l'architecture de notre temps, au-delà de l'appauvrissement de cette sous-culture universelle qui nous menace. Le patrimoine n'est pas seulement un héritage, il est l'enjeu du futur que nous voulons construire.